

Revue de Teras n° 11

Décembre 1947

425

GIDE ET NOS VINGT ANS

Au lendemain du jour où le prix Nobel vient d'être décerné à André Gide, nous avons demandé à quatre écrivains de générations différentes de bien vouloir préciser ce que représentaient la pensée et l'œuvre de l'auteur des Nourritures Terrestres pour eux-mêmes et leur génération lorsqu'ils avaient vingt ans.

N. D. L. R.

1906

ELLÉ rêvait, ma génération!... Elle était amoureuse, à la fois, d'Isolde et de Mélisande, et altérée, comme il sied, d'anticonformisme — le mot hideux n'existait pas — c'est-à-dire rebelle, ainsi que ses aînées, trouvait en Anatole France son Satan... Pour premier choc, je me rappelle Nietzsche. Le deuxième fut, bien plus tard, M. André Gide. Mais son entrée en nous ne ressembla nullement à l'irruption de Proust ou de Valéry. Elle fut une insinuation, une intoxication lente. On ne pouvait se procurer les œuvres de début, *Cahiers d'André Walter*, *Poésies*, *Voyage d'Urien*; ou l'on n'y songeait pas. *Les Nourritures terrestres*, qui avaient presque dix ans, et *l'Immoraliste* me furent prêtés par un ami. En groupe, nous en avons parlé. Les sensuels comprenant, d'après l'actuel Gide, les *Nourritures* tout de travers, ouvrirent plus grands les yeux, aspirèrent plus fort l'air lumineux, se crurent savants en arômes fruités, et bénirent innocemment la vie. Des exaltés multiplièrent leurs petites débauches, et se saupoudrèrent de menus péchés charnels, dont ils tiraient un vif orgueil. *L'Immoraliste* alla plus loin. Il posa des questions de conscience, dans une atmosphère de liberté totale, de liberté provocante... Nietzsche nous invitait déjà à « réviser » les codes de nos enfances; mais il nous entraînait si haut, si loin, si rudement, que nous n'osions pas. André Gide était un Nietzsche à notre taille; un Nietzsche aux douces poussées. Entre Barrès

Décembre 1947

que nous aimions presque tous passionnément et lui, il y avait la même différence qu'entre le chocolat brûlant et la glace, que les gourmands savent associer. Bien que M. Gide fût encore un lyrique, il n'était pas dionysiaque. Il ne l'avait été qu'avec Nathanaël, et Nathanaël souffrait de l'infidélité spirituelle de son maître. La conscience bourrelée de soi-même, de M. Gide, servit d'exemple à nos consciences. Je me rappelle que dans le même temps, nous raffolions d'Huysmans. La casuistique de l'un, assez huguenote, les effusions et les humeurs peccantes de l'autre s'épousaient assez bien... Nous ne tenions pas à nous engager. Moi, du moins, qu'animait une « insatiable curiosity »... L'introspection gidienne, les subtiles pesées des actes, un sentiment enfiévré de la responsabilité, c'était comme un *art nouveau*, où le dilettantisme pouvait procurer des délices. C'est beaucoup plus tard que la plupart de mes amis et moi avons senti que choisir le *pour* ou le *contre*, dans le problème Gide, c'était jouer son éternité.

A-t-il fait du mal à nos âmes? Peut-être ma génération était-elle trop frivole. Nous nous fussions amusés de Sartre, avant 1914!... Sincèrement, M. André Gide nous a intéressés; son acuité de pensée, l'ascétisme et la perfection de son style nous changeaient de Bourget. Il était *Prométhée déchaîné*!... A partir de la *Porte étroite* (1909), je crois que mes *æquales* et moi, nous n'avons pas manqué un seul Gide. Mais nous n'étions plus très malléables. Et puis l'ironie, à jamais déposée en nous par France, nous protégeait des émois de doctrines. Les adversaires forcenés de M. Gide ont beaucoup hâté sa gloire. Les disputes de Gide et de Massis m'ont diverties comme des *Provinciales*. Maintenant, depuis son *Journal*, M. Gide a le droit d'être conducteur de consciences. Il vient trop tard pour moi et les miens.

ROBERT KEMP

1947

LE contraire d'un vieillard : c'est le résumé de mes impressions quand je fis connaissance d'André Gide. Un de mes plus chers amis, Emmanuel Fay, m'avait fait lire, quand je suivais encore les cours du lycée Condorcet, les ouvrages les plus abordables d'André Gide : *Isabelle*, la *Porte étroite*. Pendant la guerre, je lus *le Voyage d'Orien*, *les Nourritures terrestres*, puis *Paludes*, qui me séduisit plus que je ne l'aurais souhaité. Gide restait encore, pour moi, un des représentants du symbolisme. C'était évidemment une erreur d'optique. Au demeurant, je n'ai désiré faire la connaissance d'André Gide qu'après avoir lu *les Caves du Vatican*. Sans doute le personnage de Lafcadio me sembla sympathique, mais il me parut en quelque sorte démodé. Ce qui me rete-

Decembre 1947

nait, m'attirait, m'alléchait dans ce que Gide s'obstinait à qualifier de *Sotie*, c'est le non-conformisme.

L'époque qu'on appelait alors l'après-guerre, quand l'euphorie se mêlait à la vanité du vainqueur et aux exagérations ridicules du chauvinisme, quand on brandissait comme un drapeau la tradition, quand on vivait selon les rythmes des marches militaires, paraissait à un jeune homme, peut-être trop timide, définitivement condamnée. Ainsi, j'aimais Arthur Rimbaud, préférant encore sa révolte à sa poésie. Mais je désespérais des écrivains vivants qui n'avaient pas hésité, sauf Romain Rolland, à vendre leur peau d'ours et à se transformer en tambours-majors. Ainsi Maurice Barrès...

L'auteur des *Caves du Vatican* m'apparut comme un libérateur. J'étais toutefois gêné par un maniérisme hérité de l'époque symboliste dont il n'avait pas pu ou voulu encore se délivrer. Mais il acceptait d'être libre et plus jeune, beaucoup plus jeune que son âge. Je ne pouvais m'empêcher en le voyant de penser à un camarade. Il se méfiait de ces jeunes gens, mes amis et moi, qui ne voulaient aimer que *les Caves* et lui suggéraient énergiquement de renier le reste de son œuvre. Mais André Gide, en dépit des légendes, est généreux et accueillant. Il accepta mon enthousiasme et mes réserves. J'appris ainsi à le mieux connaître et surtout à apprécier ses défauts, ses mauvaises humeurs, ses ruses, davantage encore sa soif de liberté. Il aimait encore passionnément la vie. C'était bien le contraire d'un vieillard.

Il est difficile, il le sait bien, d'être l'ami de Gide. On a toujours peur de le déranger. Mais on a pourtant envie d'être son ami. Je m'efforçais de le retrouver dans ses livres. Je relisais les *Caves*. J'étais déçu par *la Symphonie pastorale* qu'il offrait avec un sourire gêné à ceux qui, comme moi, voulaient d'autres *Nourritures*. Cependant, il écrivait à cette époque *les Faux-Monnayeurs*. Il s'efforçait donc de se prendre au sérieux. Je fis comme lui. Je préférais voir surtout, presque exclusivement, en lui ce non-conformiste que notre époque réclamait. J'aimais qu'il découvrit ce qu'il y avait autour de lui de moins traditionnel. Il me réconciliait, par sa ferveur en même temps que par son goût (mêlé à la crainte) du scandale, avec les hommes qui possèdent de l'expérience. J'avais beau m'en défendre, je souhaitais avoir confiance. Ce qui me rassurait, c'était la lucidité de l'auteur de *Prétextes*. Il n'était pas si facile de voir clair. Même lorsque reparut *la Nouvelle Revue Française*, dont Gide était un des inspirateurs, on était bien forcé de s'attendre à des malentendus. Personne, parmi les hommes de ma génération, ne savait exactement où l'on allait, où l'on voulait aller. Pour échapper à ce malaise, on cherchait à reconnaître ceux qui n'hésitaient pas à dire ce qu'ils pensaient. André Gide « cherchait » lui aussi, mais il n'hésitait plus à exprimer, en même temps qu'il dénonçait le désarroi, certaines vérités, à réclamer des mises au point. En même temps il affirmait qu'il importait de demeurer *disponible*, ce qui, somme toute, n'interdisait pas l'espoir.

Les attaques dont Gide fut l'objet, attaques d'une férocité qui prouvaient la profondeur de l'influence de l'auteur des *Caves*, lui valurent une sympathie dont il ne souhaitait que la sincérité. Il demeurait un isolé parce qu'il refusait, malgré sa souplesse, de s'incliner. Et l'on aimait sa hauteur, sa dignité, sa timidité même. Il échappait aux définitions. Lorsqu'il se décida à publier courageusement certaines pages de son *Journal*, beaucoup furent déconcertés. Gide acceptait donc de se livrer. C'était mal le connaître. Il voulait seulement se dégager de son passé, en quelque sorte le confesser et peut-être s'en repentir. Il faisait un choix. C'était un nouvel André Gide. On était plus sûr de lui. Il acceptait en effet ses responsabilités.

Peut-être s'éloignait-il de nous ? Il s'en défendait encore. Mais il avait à lutter contre son destin. Il ne cessa de lutter. Et sans doute est-ce par son courage qu'il continua à nous atteindre.

PHILIPPE SOUPAULT

1931

Je me souviens très bien. J'avais dix-neuf ans. Mes camarades et moi suivions les cours d'Alain dans cette salle de Khâgne, où Jean Prévost est venu une fois nous rejoindre. La dernière année d'Alain avant sa retraite. Et Gide aussi prenait sa retraite. Du moins je l'ai cru à ce moment-là. Il me semble que notre débat était celui de l'engagement le plus complet contre la plus totale gratuité. Nous refusions celle-ci.

J'ai lu *les Faux-Monnayeurs* en classe de grec, mais je n'ai jamais pu finir *les Nourritures terrestres*. L'après-midi, je manquais le lycée pour aller distribuer des prospectus politiques, sur le trottoir de la Bibliothèque Sainte-Genève. Un jour, j'ai rencontré Alain, je lui ai offert un de ces papiers. Il le lut attentivement, debout à quelques mètres de moi, puis me le rendit en disant : « C'est bien ». Il ne voulait pas indiquer qu'il était d'accord avec le texte, mais qu'il approuvait que je compromisse ma préparation à l'École pour des raisons de foi politique. Il n'y avait pas beaucoup de place pour le Gide de l'acte gratuit dans tout ça. J'appartiens à une génération qui, vers 1931 et 1932, avant sa majorité, voulait naïvement faire œuvre de monnayeurs authentiques.

Je raconte cela parce qu'il s'agit de donner un témoignage, de dire quel était alors notre sentiment. Je crois qu'à nos yeux, Gide s'effaçait doucement, comme après une partie jouée.

C'est assez dire qu'il ne pouvait marquer que ceux d'entre nous qui

Décembre 1947

eussent accepté aussi bien de vivre avec Benjamin Constant ou Barrès. Je répète que nous avons dix-neuf ans, que cela se passait vers 1931.

Lorsque, au cours de l'année 1932, Gide adhéra au communisme, nous avons pu croire qu'il faisait pénitence de sa longue gratuité. Il n'en était rien, et il l'a bien fait savoir peu de temps après. Je n'ai jamais réussi à finir *les Nourritures terrestres*, depuis quinze ans. Mais j'ai lu et relu *les Faux-Monnayeurs* et *les Caves*. Ce sont probablement deux des plus grands livres de l'entre-deux guerres et de notre littérature. (Qu'on les compare seulement aux romans existentialistes de maintenant.) Je vois bien aujourd'hui que l'époque et nos vingt ans nous abusaient ; que nous confondions la gratuité avec le monde que nous refusions, et l'actualité avec celui que nous souhaitions. Étrange confusion des valeurs. André Gide, lui, n'a jamais douté que le problème essentiel fût celui de la vraie et de la fausse monnaie.

ARMAND HOOG

1947

(L'auteur du texte qu'on va lire est aujourd'hui élève à l'École Normale.)

L'ÉCOLE Normale a toujours été la terre d'élection de l'anarchie. Je veux dire qu'il est impossible de découvrir dans ce milieu une doctrine politique ou littéraire régnante, et qu'il n'y a pas de mot d'ordre valable pour tous. Pourtant, au cours des discussions que nous avons entre nous, nous arrivons très vite à tomber d'accord sur la valeur d'un grand écrivain, et sur la part d'admiration qu'il convient de lui accorder ou de lui refuser. Gide est l'un de ceux-là ; non que les normaliens soient tous des Gidiens, mais ceux-là même, qui ne le reconnaissent pas pour leur maître avouent volontiers la dette qu'ils lui doivent.

Or, je pense que Gide a été pour nous tous le premier maître. *Les Nourritures terrestres* et *Paludes* apprenaient à chacun qu'il était « le plus irremplaçable des êtres ». Nous trouvions en effet dans ces livres de quoi nourrir l'individualisme désespéré dont tous les jeunes gens sont la proie, et l'espèce de musique qui emporte toutes les adhésions. Aujourd'hui encore, comment refuser notre admiration à ce mouvement, à cet arrachement qui nous libère sur tous les plans ?

La première leçon des *Nourritures terrestres* a été pour nous une leçon de révolte ; c'était la plus urgente. La seconde a été une leçon de dilettantisme bien compris. Le dilettantisme qu'on a l'habitude de décrier est avant tout une sorte de bienveillance à l'égard de toute la création et le désir de succomber à toutes les ivresses qui nous tentent. Ce dilettantisme que nous trouvions dans *les Nourritures* entraînait fatalement

une sorte d'esthétisme qu'il est également convenu de blâmer, bien qu'il fasse maître un peu partout des cultes aussi respectables que les autres. Notre univers était ainsi transfiguré et chaque chose nous procurait une jouissance infinie.

Cependant, à mesure que nous avançons dans la lecture de son œuvre, nous comprenons qu'il y a quelque chose de plus fécond qu'une sainte anarchie ; c'est l'obéissance obstinée à des principes qui donnent à l'homme sa valeur. Car je pense que la grande leçon de ce maître qui n'a jamais voulu être un maître, c'est que rien n'est plus dégradant que d'obéir à des lois que nous n'approuvons pas, et qu'il vaut mieux lutter que simuler. Nous ne pouvions être que séduits par des formules qui condamnaient tout conformisme, et qui s'efforçaient d'arracher aux plus hideux mensonges leur masque.

C'est alors que ceux qui refusent le titre de disciples ne marchandent plus leur admiration. Chaque livre de Gide devenait une sorte de scène pathétique où l'on voyait l'auteur lutter de toutes ses forces pour pénétrer au cœur de lui-même et parvenir à une vérité et une sincérité totales. « Si le grain ne meurt » reste l'exemple unique, au milieu des modèles les plus fameux, d'une confession sans complaisance et sans plaidoyer. L'œuvre de Gide prenait de plus en plus nettement un accent moral et retrouvait des vertus traditionnellement reconnues. Grâce à lui, l'abnégation, le dévouement, la sincérité, et par-dessus tout une dureté intérieure acharnée, reprenaient leurs lettres de noblesse et préparaient beaucoup d'entre nous à un héroïsme dans l'action auquel la préface à *Vol de Nuit* déjà les conviait. Le grand mérite de Gide est d'avoir su mêler constamment les méditations esthétiques et même religieuses aux réalités les plus concrètes de l'action. Il assure par là la liaison entre une époque où la sensibilité reprenait ses droits avec Barrès, et la nôtre où tant d'épreuves exigent des âmes trempées.

Voilà ce que nous, normaliens, avons découvert et découvrons toujours dans son œuvre. Il est cependant une qualité essentielle qui nous touche particulièrement, c'est l'indépendance d'esprit qu'elle n'a cessé d'affirmer. Gide restera toujours grand dans la mesure où il a exprimé tout au long de son œuvre son respect pour les valeurs spirituelles et son horreur pour tous les fanatismes qui enchaînent l'esprit. Semblable au vieux Montaigne dont il aime tant à se réclamer, il a su jeter les fondements d'une sagesse qui sait admettre et comprendre tous les courants d'esprit, mais qui sait aussi défendre une flamme intérieure et individuelle contre tout ce qui la menace. Il a su montrer qu'on peut, à travers un individualisme passionné, retrouver des valeurs universelles. Tous ceux qui défendront l'esprit seront de son côté.

H. BOUILLIER

Decembre 1947